



Du Paty tenait la petite fille entre ses bras.

(Page 1362)

C. I.

LIVRAISON 181

— Ceci n'est qu'un détail sans grande importance... Mais, il paraît que vous êtes devenu l'associé de la patronne d'une maison de plaisir !

— Ah ?... On dit ça ? s'exclama Esterhazy avec un air ironique. Et comment est-on parvenu à obtenir cette précieuse information ?

Le général Gonse prit un papier qu'était sur son bureau et le montra au traître en disant :

— Voici le contrat que l'on a trouvé chez vous lors de la perquisition que la police y a opérée...

Esterhazy se mordit les lèvres.

Cette fois, il avait commis une maladresse !... Il n'aurait certainement pas dû conserver ce papier là chez lui !

— Eh bien ? lui demanda le général. Qu'avez-vous à dire au sujet de ceci ?

— Rien, répondit froidement le traître.

— Vous avouez donc ?

— A quoi cela m'avancerait-il de nier !

— Et vous trouvez que cela est compatible avec la dignité qui convient à un officier supérieur ?

— En règle générale, non, mais dans ce cas particulier, c'est différent...

— Vous avez donc quelque chose à dire pour vous justifier ?

— Je pourrais le faire, mais il s'agit d'un petit secret que je ne veux pas révéler...

— Comme vous voudrez...

Le général appuya sur le bouton d'une sonnette.

Quelques instants plus tard, un officier de service apparut et Gonse lui dit :

Le colonel Esterhazy doit être mis en état d'arrestation...

Esterhazy devint pâle comme un mort.

L'officier de service, qui devait avoir été prévenu à l'avance du rôle qu'il allait avoir à jouer, ne manifesta aucune surprise.

S'approchant du traître, il lui dit avec une froide politesse :

— Veuillez me remettre votre épée, mon colonel...

Tout tremblant, le misérable tira son épée du fourreau et la jeta sur un fauteuil avec un geste rageur.

Puis, sans même saluer le général Gonse, il sortit de la pièce sans ajouter un mot, suivi du jeune lieutenant.

CHAPITRE CCII.

VERS LA REALISATION D'UN REVE DE BONHEUR.

La conversation qu'il avait eue avec Esterhazy avait quelque peu tranquillisé le colonel Henry.

Si Esterhazy se montrait si insouciant de l'avenir, l'on pouvait en conclure qu'il n'y avait que bien peu de chances que la seule faute que lui-même eut commise soit jamais découverte.

Esterhazy avait raison. Maintenant que c'était lui qui occupait le poste de Picquart, il allait sans doute pouvoir éviter une nouvelle procédure au sujet de l'affaire Dreyfus.

La consternation causée par l'opuscule de Mathieu Dreyfus dans les milieux militaires était d'ailleurs de bonne augure. Cela démontrait que l'on avait plus aucune envie de s'occuper de cette question.

Dès qu'il eut terminé son service, le colonel Henry s'empressa de se rendre auprès de Louise, revêtu pour

la première fois de l'uniforme tout neuf qu'il avait fait faire à l'occasion de sa promotion.

En le voyant habillé d'un nouveau dolman, la jeune femme le regarda avec admiration et remarqua qu'il n'avait plus les mêmes galons.

— Comment ? s'exclama-t-elle, — tu as monté en grade ?

— Comme tu vois ma chérie !

— Eh bien je te félicite !.. Espérons que tu ne t'arrêteras pas en aussi bon chemin !

— Tu peux en être sûre, ma chérie...

Je m'attends à être promu d'ici peu à un grade encore plus élevé...

— Vraiment ?

— Sans aucun doute... Le général Gonse et le général Boisdeffre commencent à vieillir.. Il va falloir songer à les remplacer...

— De sorte que tu espères être nommé général d'un jour à l'autre ? demanda Louise.

— Non seulement je l'espère mais j'en suis convaincu...

Tous deux s'embrassèrent tendrement, souriant de leur bonheur.

Puis, Louise s'écartant un peu du colonel, se mit à le regarder de nouveau en disant :

— Non, vraiment, je ne te vois pas en tenue de général !... Tu as l'air beaucoup trop jeune !...

— La valeur n'attend pas le nombre des années, répondit sentencieusement le colonel.

Une ombre de tristesse apparut sur le gracieux visage de Louise.

Le colonel comprit qu'il n'aurait pas du citer ce proverbe en présence de cette femme qui était au courant de l'infâmie qu'il avait commise et qui ne lui aurait sans doute pas pardonné cela si elle ne l'avait pas tant aimé.

Tout confus, il baissa la tête, comme un enfant pris en faute.

Toujours ce remords, ce maudit remords qui revenait le tourmenter, le souvenir de cet abominable crime qui lui revenait à l'esprit à tous les moments où il était sur le point de se sentir à peu près heureux !

Comment parviendrait-il jamais à se débarrasser de cette effroyable obsession ?

Louise continuait de tenir ses yeux fixés sur lui. Elle devinait exactement les pensées qui étaient dans son esprit et elle en souffrait presque autant que lui.

Finalement, elle le prit par la main et l'ammena jusqu'à un canapé où elle le fit asseoir auprès d'elle.

— Ecoute, Robert, lui dit-elle affectueusement. — Il faudrait absolument trouver un moyen de réparer la faute que tu as commise...

— Hélas ! répondit le colonel. — Je le voudrais bien ! Je donnerais volontiers la moitié de ce qu'il me reste à vivre pour cela, mais c'est impossible, ma chérie, absolument impossible !

— En es-tu bien sûr ?

— Evidemment !... Comment veux-tu que je fasse ? Il faudrait que j'avoue tout, et alors, ce serait pour moi la dégradation militaire et la prison !... Toute ma carrière et tout notre bonheur seraient anéantis à jamais ! Nous avons été si longtemps séparés, ma chérie !... Après tant d'années d'attente, n'avons-nous pas, après tout, quelque droit à être heureux et à jouir un peu de notre amour ?... Si tu savais combien je t'aime, Louise !

— Je le sais, Robert, et moi aussi je t'aime plus que tout au monde.

— Eh bien, ne m'as-tu pas dit que tu trouverais dans ton amour pour moi la force d'oublier que je me suis, une fois dans la vie, écarté du droit chemin

— Oui, Robert.. Je me souviens très bien d'avoir dit cela, mais...

— Ah ?... Il y a un « mais » ?... Est-ce que tu te repens déjà de m'avoir promis d'unir ta vie à la mienne ?

— Non, Robert... Je ne pourrais jamais te quitter, parce que je sens bien qu'il me serait trop pénible de devoir vivre sans toi... Il y a trop longtemps que je désire être aimée, réellement aimée !... Maintenant que j'ai ce que je désirais en vain depuis tant d'années, comment pourrais-je y renoncer ?... Mon âme a soif d'un bonheur que je ne pourrais jamais trouver qu'auprès de toi...

— Et malgré tout cela, il y a un « mais » ?

Louise baissa la tête et laissa échapper un soupir.

— C'est-à-dire... fit-elle sur un ton hésitant, que nous devons être sincères vis-à-vis l'un de l'autre et que je ne veux rien te cacher... Il faut que tu saches tout ce qui se passe dans mon cœur...

Ce disant, la jeune femme tenait les mains d'Henry entre les siennes et les serrait avec force tout en le regardant avec une sorte d'anxiété.

— Eh bien ? demanda le colonel — Est-ce donc si difficile à avouer ?

Elle ne lui répondit que par un nouveau soupir.

Puis après quelques instants de lourd silence, elle reprit enfin la parole.

— Tâche de me comprendre, Robert... Je ne puis songer à notre union sans que se présente aussitôt à mon esprit la pensée de ce malheureux innocent qui souffre Dieu sait quel martyre !

Le colonel détourna un peu la tête, ne pouvant plus soutenir le regard de sa bien aimée.

— Oui, Robert, c'est étrange, — poursuivit la jeune femme, — mais je ne cesse de penser à cet homme que je ne connais pourtant pas... A certains moments, il me semble que je souffre réellement avec lui tous les tourments qu'il doit supporter...

Henry se passa nerveusement la main sur le front.

— Donc, fit-il c'est ce Dreyfus qui s'élève comme une ombre entre nous deux et qui vient obscurcir notre bonheur. ?

— Ce ne peut pas être autre chose, Robert !

De grosses gouttes de sueur perlaient au front du colonel Henry qui était au paroxysme de la surexcitation.

— Et alors, que dois je faire ? demanda-t-il sur un ton angoissé. — Tu veux que j'avoue à mes supérieurs ce que j'ai fait et que je me laisse jeter en prison pour que Dreyfus puisse revenir de l'Ile du Diable ?

Louise lui jeta les bras autour du cou et s'écria avec véhémence :

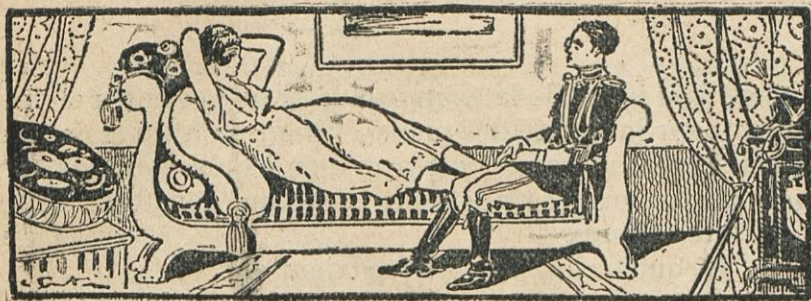
— Non, Robert !... non !... Pas ça !... Je t'ai déjà dit que je ne pourrais jamais me résoudre à vivre sans toi... Je t'aime trop !... Je tâcherai de tout oublier !

Encore une fois, ils s'embrassèrent avec une passion frénétique et ils demeurèrent longuement enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Quand il se séparèrent, quelques heures plus tard, ils avaient déjà décidé de la date de leur mariage.

Tous deux vivaient dans une sorte de rêve, s'efforçant de garder leurs yeux fermés pour ne pas voir la dure et cruelle réalité.

Ni l'un ni l'autre n'aurait pu s'imaginer, à ce moment, combien allait être terrible le moment où ils s'éveilleraient de leur songe !



CHAPITRE CCIII.

UNE GRAVE NOUVELLE.

Ce jour-là, Hugo Donati, le beau-père du colonel Esterhazy, était entré chez lui plus tôt que de coutume. Il était très agité et l'expression de son visage reflétait l'inquiétude de son esprit.

Dans le vestibule, il remit son pardessus et son chapeau à la femme de chambre et lui demanda •

— Comment va ma fille ?

— Pas très bien, Monsieur...

— Est-ce qu'elle est encore au lit ?

— Oui, Monsieur... Mais elle s'est levée un peu aujourd'hui... J'ai entendu qu'elle a téléphoné...

— A qui ?

— Je ne sais pas, Monsieur, car je n'étais pas dans la pièce... J'ai seulement entendu de loin que Madame la comtesse téléphonait... Ensuite, elle est retournée se coucher et, quand je suis revenue dans sa chambre, je l'ai trouvée en train de pleurer...

Hugo Donati laissa échapper un soupir. Il demeura quelques instants immobile, le regard fixe, et il ne s'éloigna que quand il se fut aperçu de ce que la servante le regardait avec curiosité :

Il se mit à monter l'escalier, puis il frappa douce-

ment à la porte de la chambre de sa fille et entra en marchant sur la pointe des pieds, évitant de faire le moindre bruit, car il ne savait que trop bien à quel point les nerfs de la pauvre Clara étaient devenus sensibles depuis quelques temps.

Et quels chagrins l'attendaient encore !

Le matin même avant de sortir, l'industriel avait entendu sa fille discuter avec son gendre et il sentait son cœur se serrer en pensant à la souffrance de sa malheureuse enfant. Il avait bien prévu, lui, que l'accord entre ces deux éopux si mal assortis ne durerait pas longtemps mais Clara se faisait toujours des illusions et elle n'avait pas voulu écouter les affectueuses remontrances de son père. Elle espérait encore pouvoir réussir à exercer une influence favorable sur son mari en faisant appel au vague restant de bons sentiments qui pouvaient encore subsister en lui.

Hugo Donati regardait sa fille avec un air préoccupé, très inquiet au sujet de sa santé qui paraissait empirer de jour en jour. Elle était très pâle et son visage émacié paraissait avoir maigri depuis la veille.

En voyant son père, l'infortunée créature s'était de nouveau mise à pleurer. Elle tremblait de tous ses membres et sanglotait à fendre l'âme.

L'industriel s'approcha et lui prit la main qu'il se mit à caresser doucement.

— Ne pleure pas ainsi, ma chérie, lui dit-il. En t'énervant à ce point tu ne feras que nuire à ta santé... Tu dois penser surtout à tes enfants.. Comment feras-tu pour les élever comme il convient si tu te laisses dépérir au point de ne plus pouvoir t'occuper d'eux ?

Mais l'infortuné Clara se mit à pleurer de plus belle.

— Je suis tellement malheureuse, papa, gémissait-elle. — Il n'aurait pas du faire cela !... Oh, non ! Il n'aurait pas dû le faire !

Hugo Donati tressaillit et se pencha vers la malade.

— Tu sais donc déjà ? murmura-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

Clara se redressa un peu sur son lit, et après avoir essuyé ses larmes, elle fixa sur son père un regard plein d'une indicible angoisse.

— Que devrais-je savoir ? demanda-t-elle.

Hugo Donati pâlit et il chercha à éviter le regard de sa fille. La question que Clara venait de lui poser démontrait qu'elle n'avait pas encore été informée de la terrible nouvelle.

D'un geste implorant, Clara tendit les mains vers lui, l'obligeant à s'asseoir auprès d'elle.

— Papa ! Qu'est-ce qui est arrivé ?... Que devrais-je savoir ? insista l'infortunée créature.

Ne sachant plus quelle contenance prendre, l'industriel cherchait une échappatoire.

— Rien, ma chérie, rien... balbutia-t'il avec un air embarrassé

Mais comment aurait-il pu continuer de cacher la vérité à sa fille alors qu'elle le regardait avec une telle insistance et que, dans son regard, se lisait presque le pressentiment de ce qui était arrivé ?

Il se reprochait amèrement d'avoir encore augmenté la nervosité et l'agitation de la malheureuse par sa question intempestive.

— Tu me caches quelque chose, papa ! reprit la jeune femme avec obstination.

— Je t'assure que non.....

— Si !... Je vois bien à l'expression de tes yeux qu'il est de nouveau arrivé un malheur... Pourquoi ne me dis-tu pas franchement ce qui s'est passé ?... Ne comprends-tu pas que je meurs d'inquiétude ?... Parle !... Je veux savoir !

L'industriel laissa échapper un profond soupir, puis,

lentement, comme en cherchant ses mots, il commença :

— En effet, Clara... Il est arrivé quelque chose de très pénible.....

— A toi ?

— Non, non... Pas à moi, mais.....

— A Ferdinand ?

— Oui.....

— Mais quoi ?... Parle donc, enfin !

— Il a été arrêté.....

.....

Il y avait eû un long moment de silence.

Clara fixait sur son père un regard interrogateur, comme si elle n'avait pas bien compris ce qu'il lui avait dit ou n'avait pu le croire.

— Arrêté ? Répéta-t'elle enfin. Ferdinand a été arrêté ?... Mais pourquoi ? Il n'avait pourtant plus de dettes puisque tu as tout payé !

— Ce n'est pas à propos d'une question de dettes qu'il a été arrêté.....

— Mais de quoi, alors ?

— Ce n'est pas encore bien clair, mais il paraît que de graves soupçons pèsent sur lui..... J'ai été voir le capitaine Verneuil et je l'ai conjuré de me dire franchement toute la vérité.....

Clara était au comble de la surexcitation.

— Tes paroles me font peur, papa ! s'écria-t'elle.

— J'aurais voulu t'épargner ce nouveau chagrin, mon enfant, dit l'industriel. Mais je crois qu'il vaut mieux, après tout, que tu sache tout dès à présent... Cou-

rage, Clara... Ne pense plus à cet homme qui ne mérite pas que tu te préoccupe de lui... C'est un misérable !

— Mais qu'a-t'il fait ?... Que lui reproche-t'on ? gémit l'infortunée d'une voix déchirante.

— On l'accuse de haute trahison... Ce serait lui qui serait coupable du crime pour lequel Dreyfus a été condamné.....

Clara se laissa retomber sur ses oreillers. Elle avait fermé les yeux et demeurerait inerte, semblable à une morte.

— Clara !... Au nom du ciel ! s'exclama Hugo Donati en la saisissant dans ses bras.

Il semblait que la terrible nouvelle, avait foudroyé la malheureuse.

Mais après quelques instants, elle reprit ses sens et se redressa de nouveau. Regardant fixement son père, elle protesta avec véhémence :

— Non !... Ce n'est pas possible !... On doit avoir fait erreur... Ferdinand n'est pas mauvais à ce point-là !

Clara !... Comment peux-tu avoir encore la moindre confiance en lui ?

— J'ai confiance en lui parce que je l'aime...

— Mais comment peux-tu aimer un tel homme ?..... Ce matin encore, j'ai entendu la voix dure et le ton arrogant avec lesquels il te parlait..... J'ai aussi entendu que tu pleurais et j'ai compris qu'il y avait encore une scène entre vous... Et il n'y a encore que quelques jours qu'il est revenu auprès de nous, promettant et jurant de s'amender une fois pour toutes !... Ne comprends-tu donc pas, ma chère enfant, que tu as donné ton amour à un homme qui en est absolument indigne ?

Clara eut un amer sourire, puis elle répondit avec un air de douloureuse résignation :

— Je suppose que tu as raison, papa... Mais il n'est pas possible de raisonner contre l'amour... J'ai essayé

d'oublier Ferdinand et de m'habituer à vivre sans lui, mais je n'ai pas pû !

— C'est de la folie, Clara ! dit l'industriel avec un air sombre et préoccupé. Je ne parviens pas à te comprendre.....

— Je ne me comprends pas moi-même, admit la jeune femme.

— Mais l'amour est une chose surhumaine... C'est un don divin et c'est pour cela, sans doute, que ses manifestations sont si souvent contradictoires à la logique et à la raison..... Et c'est pourquoi je sens que je ne pourrai pas abandonner Ferdinand dans son malheur... Je veux aller à son secours !

— Je ne le permettrai pas, Clara ! affirma l'industriel sur un ton ferme et décidé. Jusqu'à présent, j'ai toujours cédé, qu'à contre cœur, pour te faire plaisir..... J'ai continué d'avoir pour cet homme un semblant de considération que je ne lui aurais certainement pas accordé si tu ne l'avais pas aimé, parce que, moi, je n'éprouvais plus à son égard qu'un profond mépris... Mais s'il est démontré qu'il ne s'est vraiment pas rendu coupable de ce crime de haute trahison, j'exigerai que tu te sépare de lui d'une façon complète et définitive...

— Tu devrais pourtant penser à mes enfants qui ont besoin d'un père !

Hugo Donati eut un rire amer.

— Excellent père, en vérité ! s'exclama-t'il. Crois-moi, ma pauvre Clara... Plutôt que d'avoir un père comme celui-là, il vaudrait infiniment mieux pour eux qu'ils n'en aient pas du tout !... La seule chose raisonnable à faire, c'est que tu demande le divorce.....

Clara se cacha le visage entre ses mains.

— Le divorce ? gémit-elle. Oh, non !..... Je ne pourrais jamais !... Pourquoi aller exposer en public toutes nos misères ?... Pourquoi susciter un tel scandale ? Non ! Il vaut mieux continuer de vivre ainsi !

— Crois-tu donc que ton divorce susciterait un pire scandale que l'arrestation de ton mari ?

— Je ne peux pas croire que cette arrestation soit maintenue... L'on devra bien admettre que l'on a commis une erreur... Je suis persuadé de ce que Ferdinand n'a pas pu commettre un pareil crime !

— Tu en es vraiment convaincue ?

— Oui, car son seul défaut consiste en une incroyable légèreté d'esprit... Il est comme un grand enfant, et il ne se rend pas très bien compte du chagrin qu'il peut faire aux autres en se conduisant comme il le fait... Mais moi qui le connais bien, je ne pourrais pas admettre un seul instant qu'il ait pû se rendre coupable d'une action réellement malhonnête....

Hugo Donati hocha la tête et jeta sur sa fille un regard de compassion, puis, ne sachant plus quoi dire, il sortit de la chambre.

Quand il fut parti, Clara demeura encore un moment immobile, assise dans son lit, les yeux fixés vers la porte.

Il y avait dans son regard une expression de terreur et d'anxiété indescriptible.

Elle laissa échapper un soupir et s'exclama, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes :

— Il est innocent... Il est sûrement innocent !

La malheureuse avait prononcé ces mots à voix haute et sur un ton de ferme assurance, comme pour essayer de se convaincre elle-même de ce qu'elle disait.



CHAPITRE CCIV.

L'AVENTURE COMMENCE

Mme Dreyfus était en train de causer avec son beau-frère quand on frappa à la porte du salon. Lucie répondit et la porte s'ouvrit.

Un jeune homme de stature svelte et élancée apparut sur le seuil.

Mathieu se mit à regarder le nouveau venu avec étonnement, tandis que Lucie se portait à sa rencontre.

— Eh bien, Leni, vous êtes prête ? demanda-t'elle.

Stupéfait, Mathieu répéta :

— Leni ?

Lucie sourit et répondit :

— Qui, Mathieu... Ce jeune homme n'est autre que Leni Roeder...

— Déguisée en homme ?

— Ne trouves-tu pas que ça lui va bien ?... Si nous ne savions pas qui elle est, nous la prendrions sans aucun doute pour un jeune homme, n'est-ce pas ?...

Mathieu s'était levé pour examiner plus attentivement la jeune fille.

— C'est vraiment étrange qu'un aussi simple déguisement puisse changer à ce point l'apparence d'une personne ! dit-il en souriant.



*Qu'est-ce que cela veut dire ?... Pourquoi faut-il
que la porte soit fermée en plein jour ?*

(Page 1373)

Très satisfaite, Leni s'était mise à se promener de long en large à travers la chambre, les mains dans les poches, étudiant l'impression que son allure produisait sur Lucie et sur son beau-frère.

— Avez-vous l'intention de conserver ce costume masculin ? s'enquit Mathieu.

— Certainement, répondit la jeune fille avec assurance.

— Mais... Pourquoi ?

— Elle veut se rendre à l'île du Diable ! intervint Mme Dreyfus.

La stupeur de Mathieu ne fit qu'augmenter.

— A l'île du Diable ! s'exclama-t'il. Elle veut se rendre à l'île du Diable déguisée en homme ?

— Oui !... elle s'est mise cette idée dans la tête... J'ai fait tout mon possible pour l'en dissuader, mais il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison... Essaie si tu veux... Peut-être aura tu plus de chance que moi...

Mathieu posa sa main sur l'épaule de Leni et lui dit :

— Je suppose que c'est seulement une plaisanterie, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Non, Monsieur Dreyfus... Je suis fermement décidée.....

— Et pour quelle raison voulez-vous donc tenter une aussi folle aventure ?

— Je veux aller m'informer sur le sort de mon fiancé... Je veux savoir ce qui lui est advenu, parce que j'ai l'impression qu'il doit lui être arrivé malheur... Il ne m'a même pas accusé réception de l'argent que je lui ai envoyé... De longues semaines se sont écoulées sans que j'aie eu de nouvelles de lui... Vous comprendrez, Monsieur Dreyfus, que je n'ai plus la patience d'attendre et que je veuille savoir exactement ce qui s'est passé...

— Mais... Vous rendez-vous bien compte, Mademoi-

selle Leni, des dangers que vous ferait courir une semblable aventure ?

— Le danger ne me fait pas peur...

— Jamais on ne vous donnera l'autorisation de vous rendre à l'île du Diable...

— On me la donnera, Monsieur Dreyfus... J'ai pensé à tout.....

— Et de quelle façon comptez-vous obtenir cette autorisation ?

— Je vais m'engager dans la Légion Etrangère...

— Mais cela est impossible, Mademoiselle Leni !.....
C'est de la folie pure !

— Je le ferai même si c'est impossible et même si c'est de la folie pure ! affirma Leni avec obstination.

Lucie intervint de nouveau.

— Je lui ai déjà dit et répété cent fois tout cela ! fit elle mais elle ne veut rien entendre...

— C'est vrai, Monsieur Dreyfus, reprit la jeune fille. Il serait tout-à-fait inutile de chercher à me retenir, car ma décision est irrévocablement arrêtée... Je sais très bien que je risque ma vie, mais j'aime encore mieux ça que continuer à me consumer d'angoisse et d'impatience.

Leni avait prononcé ces paroles avec une telle fermeté que Mathieu comprit qu'il serait inutile de vouloir l'empêcher de mettre son téméraire projet à exécution.

— Eh bien, Mademoiselle, conclut-il. Puisque vous êtes décidée, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter de réussir, mais pour vous dire franchement mon opinion, je crois que vous n'avez pas même une chance sur mille d'arriver à vos fins.....

Leni sourit avec calme et répliqua :

— Eh bien, je tâcherai de faire usage de la millième chance, Monsieur Dreyfus, et si je ne réussis pas, j'aurai tout au moins la satisfaction d'avoir fait de mon mieux... Si je ne peux pas retourner dans mon pays avec

mon cher Fritz, j'aime autant perdre la vie dans l'aventure que je vais tenter.....

— Il me semble qu'il y a un côté de la question que vous avez négligé d'envisager, Mademoiselle, remarqua encore Mathieu. C'est la question d'argent... Il vous faudra beaucoup pour pouvoir fuir de la Guyane avec votre fiancé.....

— C'est moi qui prends à ma charge les frais de l'expédition, déclara Lucie. Leni n'aura donc pas à se préoccuper de cela.....

— Mais c'est un véritable complot ! s'écria Mathieu

— En effet, Mathieu, dit Lucie. C'est une espèce de complot et je suis moi-même intéressée à sa réussite, parce que j'espère que Leni arrivera à voir Alfred et qu'elle pourra me dire tout ce qu'il ne peut pas écrire dans ses lettres... Quand il saura que nous faisons tout ce qui est possible pour lui venir en aide, il reprendra courage et supportera plus facilement les souffrances qu'il aura encore à subir.....

Mathieu était devenu pensif ; durant quelques instants, il demeura silencieux, regardant la jeune fille avec une expression de grande compassion.

Leni devina sa pensée et lui dit :

— Laissez-moi suivre l'inspiration de mon cœur, Monsieur Dreyfus... Je me sens tout-à-fait capable de parvenir à atteindre mon but...

— Quelle courageuse enfant vous êtes ! s'exclama le beau-frère de Lucie. Je souhaite de tout mon cœur que le destin vous soit propice...

Puis il tira de son portefeuille quelques billets de banque qu'il remit à la jeune fille.

— Prenez, Mademoiselle Leni..... Plus vous aurez d'argent à votre disposition, plus vous aurez de chances de réussir.....

Mme Dreyfus remit également une forte somme à

Leni et lui conseilla de mettre son argent dans une petite bourse de cuir qu'elle suspendrait à son cou.



Leni Røeder devait partir le soir même, sortant de la maison en passant par l'escalier de service. Elle devait se mettre en route dans le plus grand secret, sans que personne puisse s'en apercevoir.

Les enfants de Lucie ne devaient rien soupçonner des plans de Leni et ne pas la voir déguisée en homme, car dans l'ingénuité de leur jeune âge, ils auraient peut être pû trahir le secret par inadvertance.

Lucie devait leur dire, le lendemain, que Leni Røeder était repartie pour son pays natal. On dirait la même chose aux servantes ainsi qu'aux voisins.

Leni avait tout préparé pour pouvoir sortir sans que personne le remarque. Mais quand elle fut arrivée au bas de l'escalier de service et qu'elle eut ouvert doucement la port qui donnait sur la cour, elle vit accourir vers elle son chien Karo qui paraissait tout heureux de la voir.

Comme s'il avait compris que le silence et la discrétion étaient indispensable, le bon chien s'abstint de faire le moindre bruit, mais il se mit à regarder la jeune fille avec un air interrogateur comme pour lui demander pour quelle raison elle s'était vêtue d'une façon aussi inhabituelle.

Leni se mit à le caresser affectueusement et elle lui dit tout bas :

— Cette fois, il faut absolument que tu sois raisonnable, mon bon Karo, car il est tout-à-fait impossible que je t'emmène avec moi là où j'ai l'intention d'aller !... Va, retourne à ta niche et sois sage pendant mon absence !

Ce disant, la jeune fille reconduisit l'animal au coin qu'on lui avait aménagé dans une remise et après l'avoir caressé encore, tout en lui prodigant d'amicales paroles qu'il paraissait fort bien comprendre, elle lui dit avec une grande émotion :

— Au revoir, Karo, mon grand ami !

Et elle s'éloigna au plus vite pour ne pas se laisser attendrir.

Quelques instants plus tard, Leni Røder sortait de l'immeuble en passant par la porte de service et sans avoir été vue de personne.

Quand elle fut dans la rue, elle se sentit prise d'un sentiment de gêne bien compréhensible en raison de l'audacieux déguisement qu'elle portait pour la première fois dehors. Mais bientôt elle se rassura en constatant que personne ne faisait attention à elle.

Prenant une voiture, elle se fit conduire à un quartier éloigné et, quand elle y fut arrivée, elle pénétra dans un hôtel où elle demanda une chambre pour la nuit.

Il fallait qu'elle fasse bien attention pour ne pas se trahir et se comporter exactement comme l'aurait fait un homme en pareilles circonstances, autrement, son costume masculin n'aurait pas suffi à créer l'illusion parfaite qui était absolument indispensable à la bonne réussite de ses projets.

Après avoir déposée sa petite valise dans la chambre qu'on lui avait assignée, elle descendit, entra dans le café qui était au rez-de-chaussée de l'hôtel et commanda un verre de bière.

Un jeune homme qui se trouvait assis à une table voisine, se retourna en souriant et l'interpella en ces termes :

— Il me semble, mon garçon, que tu ferais mieux de rester auprès de ta maman que d'aller au café !... Est-ce que tu vas encore à l'école ?

Leni était épouvantée.

Sa voix sonore et argentine l'avait trahie !.... Jus-
qu'alors, elle n'avait pas songé à cette éventualité !

Sans lui laisser le temps de répondre, un autre s'ex-
clama :

— Quand va-t'il te pousser des moustaches ?

Le premier qui avait adressé la parole à Leni leva
son verre en disant :

— A ta santé, galopin !... Nous allons voir si tu sais
au moins boire comme un homme !

Les autres se mirent à rire et invitèrent Leni à pren-
dre place à leur table. Elle n'osa pas refuser et vint pren-
dre place auprès d'eux, mais elle se demandait avec an-
goisse comment tout cela allait finir.

Elle comprenait bien qu'elle devait éviter à tout prix
de se montrer timide. Ceci était sa première épreuve et
il était évident qu'elle allait devoir en subir de bien plus
difficiles encore quand elle serait à la Légion.

Si on l'enrôlait, elle devrait vivre continuellement
parmi les hommes et il faudrait bien qu'elle s'habitue à
des scènes de ce genre.

— Tu viens sans doute de province ? lui demanda
un de ses nouveaux compagnons. Qu'es-tu venu faire à
Paris ?... Tu t'es enfui de ta famille, peut-être ?

— Je suis venu pour m'engager dans la Légion
Etrangère, répondit Leni avec assurance.

— Quelle idée bizarre !.... Pourquoi veux-tu faire
cela ?

— Parce que je veux être soldat et que je suis en-
core trop jeune pour faire mon service militaire normal...
Dans l'armée régulière, on ne me prendrait pas, mais à
la Légion, on prend tous ceux qui se présentent sans leur
poser beaucoup de questions....

— En effet... Tu n'auras qu'à te présenter au bureau
de recrutement qui est tout près d'ici.... Tu seras certai-
nement accueilli à bras ouverts....

— Avoue que tu dois avoir quelque chose sur la conscience intervint un autre. Autrement, tu n'aurais certainement jamais songé à t'engager dans la Légion.

Puis, après avoir échangé un clin d'œil avec son camarade, le même poursuivit :

— Il ne faut pas se fier à l'eau qui dort... Regardez le !... Il a l'air innocent comme l'enfant qui vient de naître mais vous pouvez être sûrs qu'il a commis un mauvais coup dans son pays !

— Raconte-nous ce que tu as fait, dit l'un des jeunes gens en poussant familièrement le coude de Leni. Tu peux être sûr de ce que nous ne te trahirons pas...

— Vous vous trompez, je n'ai rien fait de mal, répondit la jeune fille, en s'efforçant de rester parfaitement calme et maître de soi. Seulement, je m'ennuyais mortellement à la maison et, comme j'ai un camarade qui est à la Légion et qui m'écrit souvent pour me raconter ses aventures, j'ai pensé à aller le rejoindre...

— C'est une question de goûts, remarqua celui qui était assis en face de Leni, — mais je t'assure que même si tous les saints du paradis descendaient sur terre pour essayer de me convaincre de m'engager dans la Légion Etrangère, je ne me laisserais pas persuader....

— C'est que tu manques d'audace ! lui dit Leni.

— J'admets que je n'ai pas grande envie d'aller me faire tuer !

La conversation se poursuivit ainsi jusque vers une heure du matin. Leni joua aux dés avec ses compagnons de rencontre, perdit et paya plusieurs tournées. Mais elle ne regretta pas son argent car elle constatait avec satisfaction qu'elle était réellement capable de jouer le rôle si difficile qu'elle avait assumé.

Elle observait attentivement ses camarades, pas un geste ni une parole ne lui échappaient et elle se sentait rassurée.

Enfin, elle quitta le café et remonta à sa chambre. Elle n'aurait pu dire que cette soirée passée en compagnie de jeunes gens assez vulgaires et peu intelligents lui avait été agréable, mais l'expérience avait été intéressante et le résultat satisfaisant.

CHAPITRE CCV.

LA TRAHISON.

Le mouvement du train et le roulement monotone berçait le sommeil des jeunes filles qui s'étaient assoupies l'une après l'autre.

Amy Nabot s'était également endormie dans un coin du compartiment.

Dubois se tenait dans le couloir du wagon. Il avait bu du café très fort et n'éprouvait aucune envie de dormir, ni même la moindre fatigue.

Le Portugais qui s'était attardé dans le wagon restaurant vint finalement le rejoindre et les deux hommes reprirent leur conversation.

Ils causaient depuis environ un quart d'heure quand la porte du compartiment s'ouvrit, livrant passage à l'une des jeunes femmes qui sortit tout doucement, en évitant de faire le moindre bruit afin de ne pas éveiller ses camarades.

C'était la Polonaise.

— Que veux-tu, Natacha ? demanda le Portugais.

Elles ont des soupçons ! murmura la jeune fille.

Malgré ces paroles eussent été prononcées à voix basse, Dubois les avait entendues et il tressaillit.

Jetant sa cigarette d'un geste nerveux, il s'avança vers Natacha et lui demanda d'une voix suffoquée par l'émotion :

— Qui a des soupçons ?

La Polonaise lui fit signe de ne pas faire tant de bruit.

— Ne parle pas si haut ! lui dit-elle. Tu risquerais d'attirer l'attention des gens, alors qu'il est indispensable, au contraire, de garder le secret sur nos affaires...

Dubois fixa sur la Polonaise un regard étonné, puis il se retourna vers le Portugais avec un air interrogateur.

— Natacha est ma femme, s'empressa de lui expliquer le trafiquant. Elle fait le voyage avec les autres en faisant semblant d'être comme elles afin de pouvoir les surveiller et de me rapporter ce qu'elles disent..... De cette façon, si nous savons qu'il existe un soupçon, nous pouvons prendre à temps les précautions nécessaires pour éviter que notre gibier fasse des histoires et attirent sur nous l'attention de la police quand nous arriverons à Gênes.....

— Ceci est vraiment une bonne idée ! répondit Dubois. Je n'aurais jamais deviné que « la belle Polonaise » était notre alliée... Elle joue son rôle d'une façon vraiment merveilleuse.....

Natacha sourit avec un air flatté.

— Ce n'est pas tellement difficile ! dit-elle. Et puis, j'ai été habituée depuis mon enfance à jouer la comédie. Le Portugais l'interrompit.

— Nous parlerons de cela une autre fois, fit-il. Pour le moment, il est plus important de nous concerter au sujet de ce qu'il convient de faire.....

Natacha le regarda avec étonnement.

— A propos de quoi devrions-nous nous concerter ? dit-elle. Avant d'arriver à Gênes, les filles prendront ensemble leur café au lait du matin... On y mettra la pou-

dre ordinaire et cela les rendra tellement malades qu'elles n'auront aucune envie de faire du vacarme et qu'elles seront bien contentes de pouvoir rester tranquilles dans leurs cabines à bord du bateau...

— Vous avez un remède sûr ? interrogea Dubois qui était encore inquiet.

— Un remède sûr et excellent ! répondit le Portugais. C'est une drogue qui a fait ses preuves dans des circonstances encore bien plus critiques que celles-ci et qui a toujours donné d'excellents résultats !

Puis, se tournant de nouveau vers Natacha, il lui demanda :

— Dis-nous laquelle a été la première à manifester des soupçons.....

— D'abord la Suissesse, répondit Natacha, puis la Parisienne... Elles ont décidé de faire semblant de ne s'être aperçues de rien pour le moment et de n'agir qu'en arrivant à Gênes.....

Dubois eut un sourire méprisant et murmura :

— Naturellement, Amy Nabot ne peut pas se tenir tranquille !... J'aurais du le prévoir... Elle est terriblement astucieuse et rien ne lui échappe... Espérons que nous parviendrons à la faire taire elle aussi...

Natacha lança à Dubois un coup d'œil significatif et lui demanda avec un air malicieux :

— Pourquoi est-ce que tu tiens tant à te débarrasser de cette femme ?

— Parce qu'elle représente un obstacle pour moi...

— Seulement un obstacle ?... Et il n'y a pas d'autres motifs ?

— Pas que je sache, répondit l'espion en haussant les épaules.

Mais Natacha ne voulait pas en démordre et elle insista :

— Il me semblerait plutôt que tu veux punir cette

femme parce qu'elle a refusé de devenir ta maîtresse !

— Quelle idée !

— C'est une idée très logique... Tu ne l'aurais pas vendue à mon mari seulement pour avoir de l'argent parce que l'amour d'une aussi belle femme a certainement plus de valeur que la somme que l'ont pourrait obtenir en la vendant.....

Dubois était agacé.

— Toutes ces suppositions sont ridicules ! s'exclama-t'il. Demandez donc à un négociant pour quelle raison il se défait de ses marchandises ?

Le Portugais qui avait écouté ce dialogue entre sa femme et Dubois intervint :

— Les femmes veulent toujours se mêler de ce qui ne les regarde pas et elles croient voir partout de romantiques histoires d'amour.....

Puis, s'adressant à Natacha, il lui dit :

— Retourne dans le compartiment afin que tes compagnes ne s'aperçoivent pas de ce que tu es venue nous parler... Et tâche que le café soit préparé comme il faut demain matin !

La Polonaise retourna dans le compartiment reprit sa place et fit semblant de dormir.

Durant quelques instants, les deux hommes gardèrent le silence, puis Dubois s'exclama :

— Cette aventure me paraît bien compliquée et bien scabreuse !

— Est-ce que tu as peur ?

— Je n'ai jamais peur, mais j'avoue que je n'ai aucun désir de tomber entre les mains de la police...

Le Portugais eut un sourire insouciant.

Il n'y a rien à craindre ! affirma-t'il. Si les filles ne font pas de bruit et que les gens qui voyagent avec nous ne s'aperçoivent de rien, la police fermera les yeux..... Mes rapports avec les policiers sont excellents et, jusqu'à

présent, je n'ai jamais eu d'ennuis avec eux.....

— Je vois que tu connais bien ton métier.....

— Oui, à la longue, on finit par apprendre tous les trucs... L'essentiel est de toujours avoir sa présence d'esprit au moment opportun.....

— Cela est une qualité qui ne m'a jamais manqué et qui m'a rendu de très grands services dans mon métier d'agent secret..... J'ai été mille fois en danger d'être pris, mais j'ai toujours réussi à me tirer d'affaire.....

— Moi aussi, mais grâce à ma femme que je fais toujours voyager avec les filles et qui joue admirablement bien son rôle, il n'y a presque plus de danger..... Une fois qu'elles seront à bord du bateau, il n'y aura absolument plus rien à craindre... Elles pourront crier et hurler autant qu'il leur plaira sans que cela fasse la moindre différence à leur sort... Il faudra bien qu'elles finissent par se résigner... Tu verras que cette fois aussi, tout ira bien.

CHAPITRE CCVI.

A LA CONQUETE DE LA LIBERTE.

— Haug !

Le légionnaire se retourna.

— Ah, tu es là, Luders ?

Haug, qui se trouvait de faction devant la porte de la caserne, salua d'un signe de tête son camarade qui s'avancait vers lui.

— Je crois que Tai-Fung doit avoir déjà reçu l'argent... j'ai annoncé Luders, — parce que j'ai trouvé le signe convenu dans une lettre que ma fiancée m'a écrite il y a

déjà bien longtemps, mais que je n'ai reçue que ce matin, parce qu'elle m'avait été adressée à l'île de la Vierge où elle était restée en souffrance pendant plusieurs semaines... Jusqu'à quand est-tu de service ?

— Mon tour a été doublé... Je ne serai donc libre que demain à midi...

— Dans ce cas, j'irai seul chez le Chinois pour lui parler et me faire remettre l'argent.....

— Bien... Et tu reviendras ensuite me dire ce que tu auras combiné, n'est-ce pas ?

— Naturellement..... Au revoir.....

.....

Luders venait de pénétrer dans le cabaret tenu par le Chinois Tai-Fung.

A part un matelot ivre, il n'y avait personne d'autre que le tenancier. En voyant entrer Luders il lui sourit amicalement et quitta son comptoir pour se porter à sa rencontre.

— Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous ? lui demanda-t'il.

— Venez avec moi dans l'autre salle...

Quand les deux hommes eurent pénétré dans l'autre pièce, l'Alsacien referma la porte derrière lui.

— Vous avez reçu de l'argent de France ? interrogea-t'il.

— De l'argent ?

Et Tai-Fung ouvrit de grands yeux étonnés comme si ç'avait été la première fois de sa vie qu'il entendait prononcer ce mot.

— Ne faites pas l'imbécile ! lui dit rudement Luders. Ma fiancée m'a écrit qu'elle vous avait expédié

l'argent il y a plusieurs semaines... Vous devez donc certainement l'avoir reçu...

Le Chinois leva les mains.

— Je veux être damné si.....

— Vous le serez sans aucun doute et il est inutile que vous blasphemiez... Vous avez reçu l'argent et il faut que nous nous entendions au sujet de la meilleure manière de préparer ma fuite... Avez-vous trouvé le canot ?

— J'ai cherché de mon mieux et j'en ai vu un qui ferait assez bien l'affaire, mais je n'ai pas pu l'acheter, n'ayant pas la somme nécessaire à ma disposition...

Luders se mit à regarder le Chinois avec un air menaçant. Il paraissait être sur le point de lui tordre le cou.

En effet, il commençait à soupçonner que Tai-Fung avait l'intention de le voler.

Cette pensée le mit dans une colère terrible.

Cette pensée le mit dans une colère terrible.

Saisissant soudain le Chinois par le cou, il se mit à le secouer rageusement en criant :

— Si tu crois que je vais me laisser dépouiller par toi, tu te trompes fort, vilain macaque !... Donne moi tout de suite l'argent que tu as reçu !

— Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré...

— Cesse de jurer et donne moi mon argent ou je te tue !

— Mais je n'ai pas d'argent à vous donner !

On vous aura fait une farce !

Hors de lui, Luders serra plus fort la gorge du Chinois.

— Au secours ! râla le tenancier à demi suffoqué et tout tremblant de terreur.

— Tais toi et donne l'argent ! rugit l'Alsacien en envoyant le Chinois rouler à terre.

— Allez donc en ! glapit le tenancier. — Vous n'êtes qu'un bandit !... Je vais vous dénoncer au chef de